

UNE SEMIOTIQUE DES AGES DE LA VIE ?

C'est une bien curieuse tendance de notre époque de considérer qu'il y aurait une « culture jeune » : y aurait-il aussi une « culture senior » ? une « culture de l'âge mûr » ? D'ordinaire, ce genre de questions est réservé à la sociologie. Mais, bien que le phénomène intéresse au premier chef sociologues et psychologues, il semble aujourd'hui leur échapper pour plusieurs raisons.

Cette nouvelle division des cultures n'est peut-être pas sans rapport avec la mondialisation des phénomènes culturels : tout en voulant ignorer les différences culturelles traditionnelles, et puisqu'il faut bien segmenter et catégoriser, le « marketing » culturel a inventé de pseudo-divisions intercontinentales : la « culture jeune », par exemple, transcenderait-elle les différences entre les banlieues américaines, anglaises et françaises ? La sociolinguistique urbaine, ainsi que la sociosémiotique peuvent nous aider à répondre à cette question : il y a bien, en effet, des modes d'expression comparables, d'autres exportables, mais on ne sait, finalement, s'il s'agit à proprement parler d'une *même* « macro-culture », ou du *même rapport* aux autres pratiques culturelles locales. Les créations linguistiques des jeunesses du monde n'obéiraient-elles donc plus, aujourd'hui, aux lois inhérentes à chaque langue nationale ? Inventeraient-elles, *de la même manière, selon les mêmes règles*, leurs argots et leurs verlangs ?

Par ailleurs, si on peut parler d'une culture de tel ou tel âge de la vie, c'est aussi en partie en raison du type de productions sémiotiques qui y domine. Ce serait peu dire que de ramener les différences entre les pratiques sémiotiques, d'un âge de la vie à l'autre, à des différences de « style » ou de « genre » : leur portée, en effet, est toute autre, puisqu'elle résulte de différences dans la vitesse et l'ampleur de l'appropriation des nouvelles technologies de communication, et dans l'invention de leurs usages, mais aussi de différences dans le choix des supports et des techniques qui inspirent les pratiques gestuelles, graphiques, musicales, etc : ces différences cumulées conduisent finalement à de véritables divergences sémiotiques, et pas seulement stylistiques et génériques.

La sémiotique des âges de la vie concerne enfin les stratégies socio-économiques : des attentes différentes, des « univers conceptuels » distincts, des « cibles » identifiées et des clientèles spécifiques, voilà en général ce que les professionnels de la communication, de l'ergonomie, du design et de la stratégie voient dans ces différents « âges ». Mais, le plus souvent, tout comme dans la typologie sociologique des « styles de vie », les critères de distinction, malgré un appareil d'analyse parfois sophistiqué, reposent trop souvent sur les seules classes de produits ou de services.

Une réflexion stratégique inspirée par la sémiotique s'intéressera donc bien sûr aux valeurs sous-jacentes, aux expressions sensibles de ces valeurs, mais aussi aux *grandes représentations du changement de l'icône-de-soi et des pratiques associées* qui caractérisent chacun des âges de la vie. Mais elle commencera par se poser la question de la segmentation : combien de phases ? au nom de quels critères (si la puberté marque le début de l'adolescence, comment en fixer le terme) ? pour quels objectifs stratégiques ? Et elle se demandera aussi comment aborder stratégiquement ces différentes classes de destinataires : comme des groupes entièrement indépendants ? comme des groupes qui interagissent au moment du choix ou de la décision ? comme des groupes qui échangent à tout moment leurs styles, leurs attentes et leurs valeurs ?

Mais cette question est aussi sociale et politique, car parmi les « modes d'expression » et les « modalités sémiotiques » des différents âges de la vie, la *violence* n'est pas le moindre, violence contre soi-même, autrui, contre les objets, contre les signes des autres groupes culturels et sociaux. Le rapport aux « objets sémiotiques », et par conséquent leur énonciation,

ne pourrait donc plus se réduire à l' « émission » et la « réception » : on le sait, pour les sémiotiques-objets quelles qu'elles soient, l'énonciation est un appareil formel de leur « usage », et les pratiques d'usages sémiotiques varient, selon l'âge, sur un autre mode que celui de l'émission/réception : la séquence « production / conservation / consommation / destruction » s'impose alors. Cette séquence canonique peut, comme tout autre, être syncopée ou entièrement déployée. Du côté de la syncope : s'engager dans une conduite à risques, attenter à sa propre vie, c'est s'énoncer, en visant la destruction ; détruire un objet sémiotique, faire brûler une voiture, saccager un wagon de train, c'est encore une manière de l'énoncer : ainsi les miliciens des régimes totalitaires « lisaient »-ils les livres ! ainsi les hooligans « lisent »-ils les matches de football !

L'âge est, au premier chef, un phénomène qui concerne le corps, ses représentations, et les formes signifiantes qu'il produit ou sous-tend. Dans une perspective psychosémiotique, par exemple, l'adolescence est un bouleversement total, où les langages divers (verbaux, gestuels, musicaux, notamment) ne peuvent être compris que sur le fond des transformations corporelles et des représentations (ou des absences de représentations) qui s'ensuivent. On ne peut *isoler* telle ou telle modification (les transformations des perceptions, du schéma corporel, celles de la voix, etc.) de toutes les autres : toutes constituent, au sens sémiotique du terme, une « forme de vie » cohérente. Tout comme le feraient les sciences cognitives, en convoquant par exemple le concept d' « énaction », la sémiotique s'efforce en ce cas de prendre en compte l'*ensemble* que constitue un tel bouleversement global, en commençant par sa dimension polysensorielle, et en aboutissant notamment aux différentes formes d'expression sémiotique et à leur syncrétisme. Ainsi pourrait-on tenter de mettre au jour l' « embodiment », l'incarnation spécifique des formes sémiotiques caractérisant chaque âge de la vie.

De ce point de vue, les transitions, d'une période à l'autre, concernent directement les processus de l'*iconisation*, ainsi que ceux qui la remettent en question, en somme les alternances de stabilisation et de déstabilisation de la « figure de soi » : il s'agit bien de « se » reconnaître dans le changement permanent, de parvenir à stabiliser dans la représentation sémiotique de soi-même une « icône » identifiable, voire d'en adopter bientôt une autre. La plupart des « crises morales » liées à l'âge sont des crises sémiotiques de ce type. Aussi accordera-t-on la plus grande attention à toutes les pratiques sémiotiques de l'ordre du « miroir » et de l'« identification » : ainsi la découverte, à l'adolescence, par exemple, des vertus du discours autobiographique ; ou encore, chez l'adulte, pourra-t-on s'intéresser à la recrudescence actuelle des sports à risque, stratégie de prolongation de la post-adolescence, du maintien et de la rémanence d'une icône chronologiquement révolue.

La sémiotique des âges de la vie est donc une des espèces de la sémiotique des cultures. Si elle a trait au corps et à ses productions sémiotiques, elle a trait aussi, bien entendu, au temps, et surtout aux variations passionnelles induites par les changements de perspective sur le temps. Les représentations du temps sont en effet au cœur des cultures et, bien souvent, c'est un des plus sûrs moyens de les comparer et de les distinguer : les dispositifs aspecto-temporels et déictiques des langues du monde ont toujours été considérés comme des « concrétions » issues de représentations cosmogoniques, mythiques ou populaires du temps.

Or, toutes les représentations et conceptions culturelles du temps se heurtent à la même difficulté, que les philosophes identifie comme « aporie ». C'est la difficulté qu'il y a à confronter, composer ou intégrer, d'un côté le moment présent et ses instances diverses, et de l'autre le temps chronique ; la plupart des « inventions » culturelles, en matière temporelle, résultent de cette difficulté, et des efforts pour la réduire : le temps du calendrier, le temps du récit, le temps de la loi, de la politique et de la vie sociale, le temps liturgique en sont quelques exemples. Or, le statut du « temps de la vie », dont nous nous occupons ici, est à cet égard indécidable : confronté au présent déictique, il se fonde dans le temps chronique ;

confronté au temps chronique, il semble n'être qu'un présent élargi. La question qui se pose, en l'occurrence, pour une « sémiotique des âges de la vie », n'est pas de résoudre un problème de nature philosophique, mais de comprendre comment, d'une phase de la vie à l'autre, *le point de vue sur le temps change*, et comment ce dispositif complexe qui associe formes déictiques, aspectuelles, modales et passionnelles peut être reconfiguré d'un âge à l'autre.

Jacques Fontanille